

« Evangéline » à Bruxelles

Contraint de rester à Paris pour assister aux concerts dominicaux, j'ai voulu du moins voir la répétition générale d'*Evangéline*, légende en quatre actes tirée du poème de Longfellow par MM. Louis de Gramont, Hartmann et Alexandre, et musiquée par Xavier Leroux.

Un très court prélude et la toile se lève, laissant voir une forêt du Nouveau-Monde (thème en *ut mineur*). Dans une clairière, Evangéline et son Gabriel, assis côte à côte, écoutent un chœur d'invisibles voix annoncer aux spectateurs de la Monnaie qu'ils vont assister à une légende naïve, se passant en Acadie (thème en *ré bémol*). Puis tout disparaît et la scène représente l'intérieur de la ferme qu'habite le père d'Evangéline. Les Acadiennes, groupées autour du foyer, filent. Une sauvagesse recueillie dans la ferme chante la ballade du Fiancé de neige qui, aux premiers rayons du jour, s'efface... histoire de nous faire présager le dénouement. Enfin Evangéline expose de nouveau le suave motif de l'Acadie.

Vous ne l'ignorez pas, l'Acadie est une sorte d'Alsace-Lorraine du dix-huitième siècle, dont les habitants se sont joints aux Français pour combattre les Anglais; ceux-ci ont triomphé (1755); on entend leurs fifres vainqueurs. Sur ce, les parents de Gabriel et d'Evangéline décident de les marier dès le lendemain.

Restés seuls, les fiancés égrenent un long duo de souvenirs d'enfance, débutant par un nocturne tout à fait agréable, auquel succèdent les aveux de Gabriel, en *fa dièse*, si j'ai bonne mémoire. Neuf heures sonnent à peine. Mais Evangéline, prévoyant qu'elle dormira peu la nuit suivante, renvoie son fiancé et va se coucher.

Sur la place, devant l'église, au deuxième acte, Gabriel chante la chanson de la Bien-Aimée qui riposte par un Salut à la Forêt d'un style sobre et large; après viennent un alléluia, un gracieux carillon, tout ce qu'il faut pour se marier. Au moment où le cortège va pénétrer dans l'église, voilà les Anglais qui arrivent. Ce n'est pas de veine pour un jour de noces! Bagarre. Les Acadiens sont bientôt « réduits à l'impuissance », ce qui est bien triste pour leurs femmes. Gabriel est entraîné par les soldats et Evangéline jure de le retrouver à tout prix.

Tout ce début est rapide et net. Mais les courses d'Evangéline à la recherche de Gabriel, qui dans Longfellow occupent un bon tiers du poème, ont été résumées par les auteurs en un troisième acte très court, et même trop court, qui se passe sur les bords de la Tèche. Evangéline éreintée, battant la Tèche, commence à en avoir assez (thème de la renonciation) et demande l'hospitalité dans la cabane d'un pâtre. Pendant ce temps, Gabriel s'embarque; la pauvrete l'aperçoit trop tard, voit son radeau disparaître à l'horizon et tombe évanouie.

S'il y a des réserves à faire sur cet acte, le moins bien venu de tous (j'aurais dû y signaler un excellent prélude), le quatrième, en revanche, est de beaucoup le mieux réussi. Il se passe dans la cour d'un asile, en Pensylvanie... Evangéline, qui s'est faite sœur de charité, dépêche un air en *la* pour secourir un voyageur défaillant. Vous devinez qui? Gabriel, parbleu! Reconnaissance passionnée des deux amants qui s'étreignent avec frénésie; les principaux motifs de la partition passent et repassent; Evangéline embrasse Gabriel; Gabriel embrasse Evangéline; puis, brisés par tant d'émotion, ils tombent, épuisés, sur un banc et vont mourir, cependant qu'en une suprême extase ils revoient la forêt où s'écoulèrent leurs années heureuses, ramenée par un changement à vue: ce retour du décor initial a paru des plus ingénieux.

L'ensemble de la partition a beaucoup d'élégance et de charme. A coup sûr, l'influence de M. Massenet s'y fait parfois sentir plus que je ne le souhaiterais (ce dont on ne saurait s'étonner en songeant qu'*Evangéline* est la première œuvre théâtrale de Xavier Leroux, antérieure de plusieurs années au *Ratcliff* dont M. Colonne a servi à ses auditeurs du Châtelet l'an dernier, un fragment rempli de vigueur et de passion); mais il y règne une chaleur et une sincérité de sentiment qui paraissent des dons personnels. Enfin la façon dont est traité le dernier acte semble nous promettre un vrai tempérament de musicien dramatique.

Interprétation excellente: Mlle Jane Merey et M. Bonnard se sont montrés chanteurs habiles et comédiens consommés; les autres artistes (notamment Mme Armand et M. Gilbert) ont été dignes de ces deux protagonistes, et n'ont pas peu contribué à un succès qui fait grand honneur aux directeurs de la Monnaie.

Il est cependant fâcheux que nous ayons dû aller à Bruxelles pour entendre *Evangéline*, comme il nous faudra y retourner pour entendre *Fervaal*. Xavier Leroux est un jeune compositeur talentueux, Vincent d'Indy est un maître incontesté. N'aurait-il pas été plus simple de jouer *Evangéline* à l'Opéra-Comique et *Fervaal* à l'Opéra? Mais voilà. Il y a des gens qui ne pensent jamais aux choses les plus simples.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.